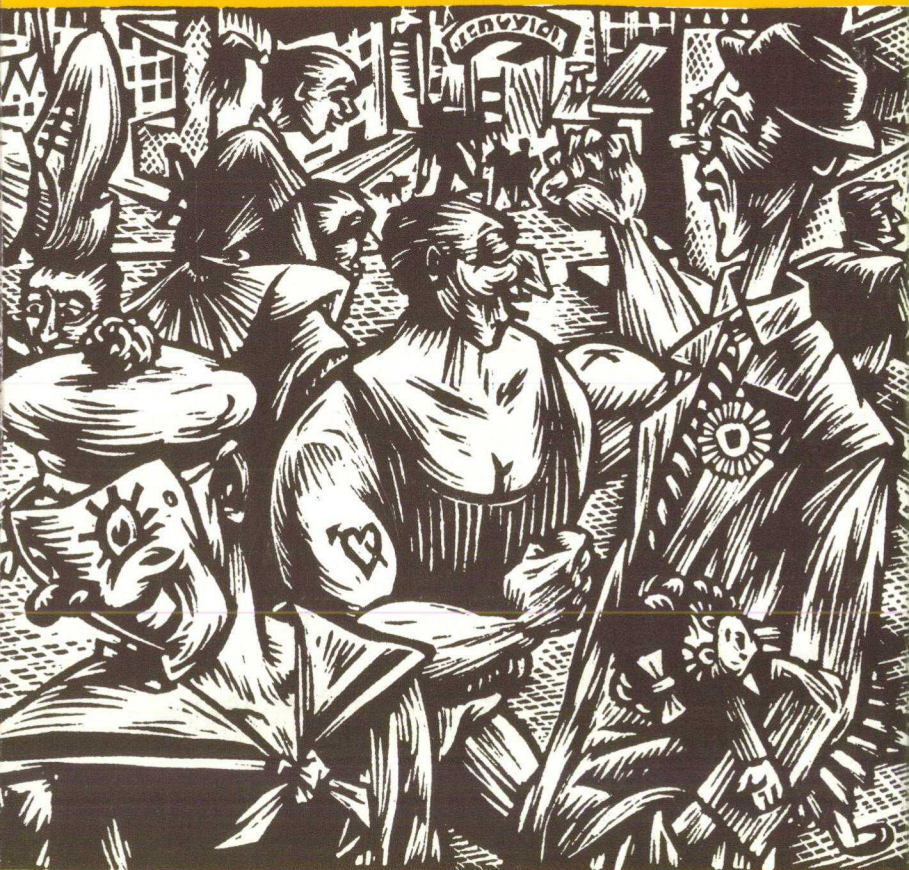


MAURICE RAPHAËL

# Les chevaux de bois sont ivres



Extrait de la publication  
**LE DILETTANTE**



Maurice Raphaël

*Les chevaux  
de bois sont ivres*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

**Couverture : Philippe Roux**

ISBN 978-2-84263-608-1

*Aux souris vertes des bals en bois.*

Veille de Quatorze Juillet. Place Clichy.  
Un pick-up mène le bal. Il fait trop chaud,  
et la nuit bave une salive tiède.

Entre le Gaumont et Pigalle, c'est la  
fête. Des affaires d'or. Noir de trèfle. La  
grande bagarre pour se faire secouer la  
tripe, rire les cuisses, balanstiquer le  
squelette. Le scénic... toutes les bourses...  
grand-huit... deux fois quatre. Ça se  
malaxe âprement dans chaque petite voi-  
ture qui roule, oscille, vacille, virevire, se  
tamponne avec d'autres toutes pareilles,  
depuis les skooters jusqu'à la chenille où,

chaque fois que la capote de toile s'abaisse, cinquante couples s'étreignent à l'intérieur de l'anneau noir qui tente d'être un morceau d'absolu au sein même de l'autre nuit, la vraie. Et c'est encore meilleur, cent fois plus *exciting* de s'embrasser comme ça, avec la vitesse et les haut-le-cœur dans les descentes brutales.

Et les marchands de nougat. Entrez ! entrez ! dix francs seulement. Allons ! allons ! Avancez !... Prenez place... Elle vous mangera pas sans boire, la femme sans tête, phénomène unique en son genre, reconnu par la Faculté de médecine de Paris. Instructif et divertissant. Et remarquez bien, mesdames et messieurs, qu'elle remue les jambes à preuve qu'elle est vivante...

— Viens, Gaston, dit une femme d'un

certain âge, ce n'est pas un spectacle pour un père de famille...

Les amants de Paris couchent sur ma chanson, les amants de Paris sont vraiment sans façon, vas-y, Édith, tu m'intéresses...

Sur les skooters, c'est facile pour lier connaissance. On se rentre une bonne fois dans la carrosserie si la souris d'en face ne trouve pas ça convaincant. On lui a ému les viscères, à la belle belle, le point faible. Les refrains que j'leur dis sont plus beaux qu'les beaux jours, ça fait des tas d'printemps, et l'printemps...

Au tour suivant, il n'y a plus qu'à aller s'installer à côté d'elle, dans sa voiture. La fille serre ses fesses pour faire un peu de place, et on la sent toute chaude, plaquée de profil contre soi. L'affaire est ainsi faite. D'une main on tient le volant, tandis que de l'autre on lui enlace la taille. Après deux

tours de piste, elles se sentent incapables de refuser quoi que ce soit d'elles-mêmes. C'est la grande vie. À vingt francs, le circuit. Ça dure six minutes, montre en main.

— Venez voir ! Venez voir ! Kakaolika, le monstre congolais, qui mesure un mètre soixante-quinze de la tête à la queue et quatre-vingts de la queue à la tête parce que ça monte... L'animal qui mange le feu et broie l'acier...

Et tout le reste, la femme-homard, l'homme-torpille, le crapaud-buffle, le mouton à deux têtes, le château hanté et la chambre des supplices...

Jusqu'à Clichy, il y a des boutiques et des manèges. Attractions de bois et de toile peinte. Encerclé, c'est gagné !

Au bout de la fête, il y a le bal. L'explosion, le spasme, la pâmoison. Le long serpent humain, enrubanné de guirlandes de



papier et de lanternes vénitiennes, déroule ses anneaux tout au long du boulevard Rochechouart, déferle avec la violence d'une coulée de lave sur la place Clichy. Un bouillonnement permanent, dans un fracas de ferraille en tranches, de hurlements d'hystérie, de boogie-woogie et de valse musettes. Balançoires ! On intervertit le ciel et la terre... Où qu'est-y ? Où qu'est-y ? Un tour du monde en quatre-vingts secondes.

Poids et haltères. Le mât de cocagne individuel. Du vrai sucre. Extralucide. Chorégraphie à la chaîne.

Au Dupuytren, il y a toutes les maladies honteuses en cire, avec la notice explicative et la manière de s'en servir pour contaminer la planète. C'est le grand vernissage de la vérole. On s'y retrouve pareil

que dans une glace. La femme-tronc. Vive la joie !

Les étoiles pleuvent. C'est la Butte-Montmartre qui crache du feu. D'artifice. Qui n'a pas gagné va gagner. Paris qui rit. À s'en crever la rate. On danse sur le pavé. Pour rien. Permis. Et, demain, les voleurs de lapins de la Santé toucheront une sardine à l'huile par tête de pipe, pour marquer le coup.

Tricoloration d'étamine. Nuit trois fois nuit. Serpentins de fer. L'on rit, l'on s'amuse ! Toujours dix francs l'entrée. L'Uniprix du plaisir.

Upa-upa sur bâche peinte. Waikiki dans le dix-huitième. Dieu m'est témoin. Bastilles en broche. N'oubliez pas mon petit cadeau. Fiesta gaucho. Fausses couches en rayonne et en cravate à pois. Dompteuses d'araignées. La grand-ville se déboutonne,

se chatouille, se titille les muqueuses, achète sa part de paradis, deux thunards l'entrée. C'est donné. Moins cher qu'un kilo de bricheton. Pour rien. Gratuité du délire.

Place Clichy. Le bal. La mer déchaînée, avec des îlots immobiles qui regardent tourner les autres. Et des jambes, des jambes qui vous sautent au visage, se convulsent, se tordent, s'entrelacent, surgissent du sol en fusion et croissent spontanément, démesurément, se heurtant aux immeubles, renvoyées comme des balles d'une façade à l'autre, pour venir s'écouler par grappes dans les petites rues adjacentes où elles s'éparpillent lentement. Jusqu'au matin, ça va durer. Et demain encore. C'est pas tous les jours...

Entre deux danses, une passe. Les hôtels débordent, refusent du monde, il faut insister, gueuler comme des sourds, aligner illic' tous ses crocs. La queue jusque dans la rue, jusqu'au milieu de la place, pour attendre son tour, son droit à un coin de lit, et même pas, le canapé du salon d'attente, une chaise, une marche d'escalier, la cabine du téléphone. On grimpe sur les toits. Ça copule sauvagement entre girouettes et cheminées. Pas une lucarne de libre. Pas même le temps de se défringuer... Broutt ! broutt ! Un coup j'te vois, un coup j'te vois pas.

Dans les closets, pareil. Et mon pourboire ? Petit cadeau ! Pas de serviettes. Chacun son tour. On s'essuie aux rideaux, à la descente de lit. Dix pour cent pour le service. On défenestre ceux qui s'attardent. À quoi bon ? Du temps perdu.

Broutt ! broutt ! Ça ne fait rien. Tout s'achève sur le trottoir. Une fois terminé, vite fait, on s'est tout dit, regagnons le bal.

C'est le bastringue, bastilles en rut. Je danse avec une naine, un sergent de marine, trois petites filles avec des nattes, des sœurs siamoises, Lili gueule de raie, une Chinoise, tout seul, la mère La Pipe, un giron du jardin fleuri. Tout le cirque. Tout qui tourne, se malaxe, s'étreint, quatorzejuillette, reprend en chœur au refrain. Mains au panier. Océan de sueur. Nuit en lambeaux. On m'a volé mon sac !... Le grand avec des moustaches qui avait des doigts si câlins... Courons-lui sus ! Il est partout. Feux de Bengale. On est tout verts. Un pétard au train.

Je n'y peux plus tenir. Elles ont toutes quelqu'un, quelque chose. La naine est trop courte, le marsouin maquereau, les

trois petites filles enrhumées du cerveau. Que sais-je ? Des histoires. Les sœurs siamoises se suffisent, les parasites de Lili gueule de raie, la Chinoise suspecte, la mère La Pipe, ça va comme ça et le giron retenu pour toutes les prochaines.

... J'en veux, j'en veux. Une faim longue d'une aune. Pas de Bon Dieu. Toutes ces cuisses qui me frôlent, ces ventres tièdes placardés à mon ventre, des seins la bouche pleine, les yeux lourds du poids de la chair des autres.

Elles me laissent leurs dents imprimées dans le ventre, toutes celles avec qui je danse. Et puis elles s'en vont... et avec d'autres et d'autres. Elles jouent à mordre. La rue de Clichy coule jusqu'à la Trinité. Un flot ininterrompu qui roule des fausses dents et des peignes perdus.

À la Trinité, c'est pire. Les jardins enva-

his. Plus un brin d'herbe libre. Du Robinson d'importation. Un avant-goût de vacances, les grandes. Celles où l'on va jusqu'à Chevreuse. En congés payés.

Au milieu de la chaussée, une petite estrade encalicotée de rouge. Le comité des fêtes. Un orchestre accordéon. Le petit vin blanc. Des soldats de la Coloniale impriment les ancrs marines de leurs boutons d'uniforme sur les poitrines des petites bonnes du quartier. Les portent à cheval sur leurs épaules jusqu'au jardin où vite, vite... pour ne pas rater la prochaine. Le temps pour les musiciens de boire un demi grenadine et de feuilleter leurs partitions.

Les petites bonnes bretonnes ont des doigts pleins d'ongles et des cheveux d'étoupe qui, pour un rien, s'enflammaient. Elles ferment les yeux en dansant la valse à l'envers.

C'est à la Trinité que je rencontre Desdémone. Danse avec elle. Je tente ma chance. Elle me plaît. Elle doit avoir à peu près vingt ans. Des yeux d'un gris délavé, très profondément enfouis dans leurs orbites et soulignés par des cernes mauves. J'embrasse ses lèvres dures, vierges de fard. Il me semble sentir le sang battre à fleur de peau. Une peau fine, sans rides, tendue comme la pulpe d'un fruit.

Ma salive est sèche et compacte, depuis si longtemps que j'ai soif. La sienne a un goût acidulé.

Elle me dit tout de suite qu'elle s'appelle Desdémone et qu'elle habite tout près de là, dans les premiers numéros de la rue Blanche. Je désirerais l'entraîner du côté du jardin. Après, je pourrais la quitter et tout serait dit. Je le lui propose en douce, très gentiment, en y mettant les



formes, à la fin d'un slow. Pendant que l'orchestre fait la pause. Elle refuse. Alors, je l'invite à aller boire une menthe verte au comptoir d'un bistrot tout proche.

La menthe verte triomphe. Diabolo au pouvoir ! Un grand verre de flotte et deux gouttelettes de menthe pour donner de la couleur et du goût. De quoi faire danser tout Paris.

Château-la-pompe, carte verte. Abreuvoirs, catégorie D. Soif ! soif ! soif ! La grande purge. Rires blancs. Ah ! la belle musique en bois ! Les gasters dansent la pavane avec leurs yeux d'hallucinés. Tout sonne creux. On pisse vert. Une goutte de menthe, c'est le salut. Jeûne et abstinence. Le ciel est à vous. Ma part de paradis contre un mandacu.

On danse devant les mairies, on danse place de la Nation, on danse à Belleville,

autour du Lion de Belfort, au Sébasto, carrefour Châteaudun, place de l'Hôtel-de-Ville. La pellagre. Nous crèverons tous dingues. Ça vient bien. Une folie hébétée de bouches ouvertes sur du vent. On a déjà ça dans les yeux. Il n'est que de se regarder. Des coquards qui ont perdu la face ne peuvent plus tenir le coup, trop lourds qu'ils sont d'images qui n'arrivent pas à se fixer et errent interminablement entre le rêve et la réalité. Des images creuses. Bon appétit !

Tchin-tchin ! Ça s'arrose les fiestas nationales. Les bassins débordent. Buvons un coup, buvons-en deux ! Fontaines lumineuses de menthe verte. Sous-piper-mint. À votre santé ! Quadrille des fontaines publiques. Bondes ouvertes.

Une ivresse plus forte que celle de l'alcool monte aux cerveaux. Tout droit

venue du bas-ventre. De la chair, qu'on veut. Les ventres hêlent d'autres ventres. Toutes les belles, les trop belles images qu'on portait dans ses yeux se sont muées en un carré de peau nue. On ne peut plus rester ainsi sur sa faim, sur sa soif, sur son désir. Il faut un apaisement, de toute façon. Il faut se libérer de ce poids. Quelques instants. Entre d'autres bras.

On ne peut plus dormir avec une vrille qui vous travaille l'intérieur. Il faut oublier sa tête, et ses bras, et ses jambes, et ses tripes. N'être plus qu'un désir qui mordra, moudra, déchirera, pourra, lui, se repaître à loisir, mourir de sa belle mort. Nous avons tous tant de revanches à prendre. On se paiera une fois pour toutes. Sur la bête. Après, on pourra peut-être s'endormir.

Avec Desdémone, nous buvons notre menthe verte, puis nous retournons danser. Les lèvres de la fille sont sucrées et sa langue poisse un peu. Un turban dissimule entièrement ses cheveux, je lui demande de l'enlever. Elle retire deux épingles et s'enroule l'écharpe autour de la taille. Ses cheveux prennent possession d'elle. Au premier abord, je les crois bleus. D'un bleu de cobalt, avec des reflets d'orage. Une mer démontée qui m'emplit la bouche de son sel. En réalité, ses cheveux sont noirs. Un noir aveuglant et dangereux.

Une chevelure qui ne se peut laisser en liberté. Elle a trop de vie enclose en elle, trop de force. Des mèches qui griffent, enlacent, giflent, ont l'impudicité d'un

Un déluge. Les pompiers qui se sont ramenés, toutes lances en batterie. C'est l'inondation. Le feu crève. Fumerolles. Et nous tous, entassés, empilés, emboîtés, immergés, roussis, englués de cire brûlante, étranglés, enchevêtrés dans les décombres calcinés des baraques.

Peu à peu, chacun se dégage, récupère par-ci, par-là ses mains, ses jambes, sa tête. On rajuste tout le bidule comme on peut. On repousse les cadavres en tas, au bord du trottoir, pour que la voirie vienne les enlever avec les mannequins à demi fondus, les tentures déchirées, les amas de cendres et les débris de glaces.

Je me relève et je regarde autour de moi pour essayer de retrouver Desdémone. Pas de Desdémone. Desdémone enfouie, escamotée. Je n'insiste pas. Je m'en vais, seul. Petit à petit l'attroupement se disperse.

Les sirènes des ambulances lancent un dernier appel et filent sur la route de Vincennes, en direction de l'hosteau le plus proche. Les voitures de pompiers roulent leurs lances, et les poulets font une rafle, pour l'exemple. Plus loin, la fête continue de briller, de hurler, de tourner sur place. L'eau me ruisselle le long du dos. J'ai froid et je porte toujours, accroché au gras de ma cuisse gauche, le dentier de la femme-homard, ce qui me fait boiter légèrement.

*En l'excrémentielle Abbaye, 1949.*